

TEMPERATURE

De 26 juillet 1901.

Table with 2 columns: Time (du matin, midi, P. M., 4 P. M.) and Temperature (31, 36, 34, 33).

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 26 juillet. Prévisions pour la Louisiane...

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINA DE BUFFALO...

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Visite de deuil. L'ennemi. Sentinelle Perdue, conte inédit. Les Fleurs à travers les âges...

L'annexion projetée de Cuba.

Il a paru, hier, dans les journaux, une dépêche de New York qui a assez vivement intéressé le public...

Le gouvernement de Washington s'était, à ce sujet, assez nettement exprimé pour qu'on ne pût douter de ses intentions. De toutes les discussions qu'avait soulevées ce problème, il ne pouvait guère sortir que l'indépendance.

siens. Sous ce rapport, nous ne pouvons que nous déclarer partisans de l'indépendance. L'annexion placera Cuba, vis-à-vis des Etats-Unis, dans la même situation que Porto Rico...

LA CRISE

Libéralisme Anglais

Il y a, dans Dickens, dans cette galerie interminable d'originaux qu'il a pu à un maître de figer dans un tic, en leur prêtant un geste grotesque, une formule absurde ou une attitude contre nature...

MENELIK ET LA FRANCE.



M. Hugues Le Roux, a eu l'honneur d'être reçu par le président de la République, et de lui remettre le document suivant de la part de l'empereur Menelik: 'M. le vaincu le lion de la tribu de Juda, Menelik élu du Seigneur, Roi des rois d'Ethiopie...'

para le Nil bien (Abel) de la Didessa prendra le nom de S. M. Fimpératrice Taitou.

Enfin, les hauteurs qui sont à droite et à gauche de l'Abel porteront les noms de Ig. Chefneux, Hugues Le Roux et Soucy.

Cette lettre est écrite sur parchemin, en langue amharique, et retournée au seau de l'empereur. Le président de la République a très chagement félicité M. Hugues Le Roux et exprimé combien il était sensible à l'attention de l'empereur Menelik.

Nouvelles, Recettes, Pro-cédés utiles.

Nettoyage des tableaux peints à l'huile.

Mélanger, par parties égales, de l'huile de lin et de l'essence de térébenthine, frotter légèrement avec un linge imbibé de ce mélange la toile jusqu'à ce que l'œuvre ait repris son aspect primitif.

Conseils pour le blanchissage.

Lorsqu'on lave des bas noirs, il faut toujours les savonner à l'envers. Ils conserveront ainsi toute leur couleur jusqu'à la fin.

Il ne faut pas laisser longtemps le linge qui a été amidonné avant de le repasser, car on diminue ainsi beaucoup la raideur du linge.

Lorsqu'on fait de l'amidon, il faut y ajouter une cuillerée d'huile paraffine qui non seulement rend le linge plus brillant, mais qui empêche le fer de s'y attaquer.

Beaucoup de personnes se servent d'eau douce pour y rincer leur linge et le passer au bleu. L'eau de source bien fraîche est préférable, le bleu ne fait pas de cercles dans l'eau dure comme dans l'eau douce et débarasse mieux le linge du savon.

Traitement du coryza chez les enfants lymphatiques. — On Chacque matin les fosses nasales seront, au réveil, lavées avec des mottes d'eau salée tiède, à l'aide d'une éponge ou d'une serviette mouillée.

20 Ce lavage sera remplacé, quelques jours plus tard, par un lavage avec la solution d'ailou froide à 10 ou 20 0/0.

30 L'exagération des sécrétions nasales sera combattue par les inhalations souvent répétées de :

Teinture d'iode.....15 grammes Teinture de lavande..... 2 Essence de bergamote..... 5 gouttes

A l'entrée de la nuit, on fera renifler dans chaque narine une quantité de vaseline briqueuse équivalente à une noisette.



Guérin sur le toit de sa maison.

MESURE DE CLEMENCE

M. LOUBET.

Dans le Matin, nous lisons ce qui suit et qui confirme la dépêche publiée par nous à l'époque.

La nouvelle que M. Jules Guérin était sur le point d'être l'objet d'une mesure de clémence de la part du président de la République s'étant répandue à Paris, sans être enregistrée par aucun journal, nous avons immédiatement envoyé un de nos collaborateurs à Clairvaux pour tâcher d'en avoir confirmation.

Voici les dépêches qu'il nous a adressées : La peine de dix ans de détention que M. Jules Guérin subissait à la maison centrale de Clairvaux a été commuée par le président de la République, en une peine de bannissement de même durée.

Cet acte de clémence, dont le condamné bénéficie à l'occasion du 14 juillet, lui a été annoncé à quatre heures par M. Soeriaux, directeur de la maison centrale. A cette heure tardive, il n'y a plus de trains rapides à la petite station de Clairvaux. Aussi, je crois que le bailli, qui sera dirigé dans la soirée même vers la frontière la plus proche — la Suisse, m'a-t-on dit — montera dans le rapide qui part de Barsur-Aube à une heure trentaire du matin, brûle Clairvaux à une heure cinquante et arrive à Chantonnay à 2 heures trente. Ce rapide stoppera une minute pour le faire embarquer; il va à Belfort et bifurque sur Bâle.

La dépêche officielle.

A trois heures et demie, un employé des postes apportait à la prison le télégramme du ministère de l'Intérieur contenant la nouvelle. M. Soeriaux se rendit aussitôt dans la cellule de M. Jules Guérin, et lui annonça en ces termes la mesure de clémence qui venait d'être prise par M. Loubet :

Monsieur, le gouvernement commue votre peine de détention en peine de bannissement.

— Très bien, a répondu M. Jules Guérin, en souriant. Je vous remercie, monsieur le directeur, et ajouta le prisonnier.

Puis, il a demandé : — Est-ce que je pars ce soir ? Et à quelle heure ?

— Je ne saurais vous le dire d'une façon certaine, a répondu M. Soeriaux. J'attends des instructions précises.

Et, en effet, jusqu'à huit heures, il y a eu un échange incessant de dépêches entre la direction de la prison et le bureau télégraphique. Pendant ce temps, M. Jules Guérin a fait ses préparatifs de départ, seul dans les deux chambres du premier étage qui lui sont affectées et qui occupent un angle de l'infirmerie installée à l'extrémité des bâtiments dominant presque sur la route de Clairvaux.

M. Jules Guérin aura fort à faire pour emballer ses nombreux livres, ses papiers et ses vêtements. Son secrétaire qui est actuellement à Clairvaux, va l'occuper, aussitôt après le départ du nouvel exilé, du transport de quatre immenses malles qui seront à peine suffisantes pour tout emporter.

M. Jules Guérin, malgré la grande fatigue qu'il a ressentie ces derniers temps, travaillant beaucoup les questions financières et d'économie politique, qu'il intéressaient énormément, il quittera la maison centrale dans un coupé à un cheval appartenant à l'établissement pénitentiaire. Trois inspecteurs de la Sûreté l'accompagneront. En outre un peloton de gendarmes sera, me dit-on, établi à la gare. Un gardien-chef que j'ai interrogé m'a déclaré que M. Jules Guérin est quelque peu amaigri.

La nouvelle du départ du prisonnier de Clairvaux, que l'on connaît maintenant dans la ville, a causé une certaine émotion parmi la population. On approuve généralement l'acte du Président de la République. M. Jules Guérin n'est d'ailleurs pas le seul qui, à l'occasion de la fête nationale, ait bénéficié d'une mesure de clémence. Beaucoup d'autres détenus ont été avisés

qu'ils avaient été, eux aussi, touchés par la même faveur. Entré à la prison de Clairvaux le 6 janvier 1900, M. Jules Guérin en sort le 16 juillet 1901. Il se confirme que le banni quittera Clairvaux par le rapide que j'ai indiqué plus haut. C'est ce train qui a emmené déjà, il y a quelques années, le duc d'Orléans et le prince Kropotkine.

L'odyssée de Jules Guérin Rappelons brièvement à la suite de quelles circonstances M. Jules Guérin fut condamné par la Haute Cour à dix ans de détention.

Compromis dans le complot contre la sûreté de l'Etat, M. Jules Guérin se réfugia dans une maison servant de siège à la Ligue anti-sémitique et au journal l'Anti Juif, dont il était le directeur, et comme M. Hamard, sous-chef de la Sûreté, lui signifiait qu'un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui, il refusa de s'y soumettre et se barricada avec quelques uns de ses partisans. La maison, désormais célèbre, fut baptisée le "Fort Chabrol".

Le siège dura du 15 août au 20 septembre 1899.

A cette dernière date, M. Jules Guérin se rendit et fut incarcéré à la prison de la Santé.

Il compara le 9 novembre suivant, devant la Haute Cour, en compagnie de MM. Déroulède, Buffet et de bien d'autres encore, et, alors que les deux premiers étaient condamnés chacun à une peine de dix années de bannissement, M. Jules Guérin se vit, le 4 janvier 1900, infliger une condamnation à dix années de détention.

On sait que M. Marcel Habert, qui s'était dérobé par la fuite aux poursuites, ne fut à son tour condamné à cinq années de bannissement, que beaucoup plus tard, ainsi, d'ailleurs, que M. de Lar Salluces, dont le procès est tout récent.

Le 14 Juillet en Chine.

Le ministre des affaires étrangères a reçu la dépêche suivante : Du centre de la Chine, la colonie française de Han-Kéou adresse au président de la République et au gouvernement l'expression de sa confiance, de sa reconnaissance et de son dévouement patriotique.

A Tien-Tsin.

D'autre part, le ministre de la marine a reçu du général Vayeron la dépêche suivante, datée de Tien-Tsin, 15 juillet, huit heures quarante cinq, matin : Tous les commandants en chef et commandants de troupes des diverses puissances en présence de Tien-Tsin sont venus au quartier général offrir les souhaits et compliments à l'occasion de la fête nationale.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Les artistes de la troupe Métropolitaine d'opéra anglais obtiennent un très grand succès tous les soirs au parc. La Mascotte jusqu'à samedi.

WEST END.

Public nombreux tous les soirs au West End pour entendre les délicieux concerts qui donne le professeur Rosenberger.

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

No. 5. Commencé le 19 Juillet 1901.

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MEROUVEL.

PREMIERE PARTIE

CEIL POUR CEIL

VI

PREMIER ET SEUL.

Suite.

mère Pierre Broadin. — Oh, une sainte, celle-là, tu ne diras pas non j'espère. L'ancien sergent se mordit les lèvres jusqu'à son sang et me répondit pas. Barotte continua : — Il y avait aussi la vieille Mariette, la gouvernante de mademoiselle, une bonne et honnête créature. Elles étaient venues sans prévenir. Bernard Bidaud n'y cherchait pas malice. Pour lui, les charbonniers sont les maîtres et ils font ce qu'ils veulent. La baronne était bien libre de venir au Prieuré, c'était son plaisir, sans faire part de ses intentions à personne. Après m'avoir appelé ce qui se passait, à hasard, comme il m'aurait conté autre chose, Bernard s'en alla dîner et me laissa aux écrivains du château. Les jeunesses ne pensent qu'à leurs petites affaires. Moi je suis déjà vieux et j'aime à soi ger. Il y a des choses qui me trottent dans l'esprit. J'avais vu et entendu le printemps dernier certaines histoires que je n'oubliais pas... — Quoi donc ? — Le changement de cette pauvre demoiselle Louise, sa faiblesse, ses pleurs, le chagrin qui l'avait prise tout à coup à la suite de je ne sais quelle aventure... Depuis elle n'était plus revenue au Prieuré. Ce retour subit, si contraire aux habitudes des Rambert, m'étonnait. Je quittai le parc et puis j'y revins. Je Paimé, moi, cette jeune fille, comme j'ai

me votre pauvre Rose ! Elles m'ont fait du bien toutes deux... Je m'en voudrais à mort de me montrer ingrat... Vers minuit, j'étais assis sur un banc, et la lumière que j'avais remarquée en passant, sur le coup de huit heures, aux fenêtres de la tour carrée, les éclairait encore. Alors, au milieu du silence, j'entendis un premier cri qui me fit pousser une sueur à la tête... — Je le connais, dit Pierre Broadin avec une joie farouche. — Toi ? fit le mendiant surpris. Le frère de Rose est un étrange et mauvais sourire. — Me l'ai-je pas entendu ici, et de plus près, dans cette chambre, la chambre de ma sœur, il y a trois ans passés ? — C'est vrai. Barotte continua : — Le cri fut répété à diverses reprises, plus déchirant et plus sauvage. A ce moment-là mademoiselle de Rambert devait être seule avec la baronne d'Orléans. Bada un secours leur arriva. — Un médecin ? — Une femme qui n'est restée au château que deux heures à peine. — Et qui en est repartie avec un enfant, observa Pierre Broadin avec son amère ironie. — Tu le sais donc ? — Simple supposition ! Les filles ont souvent des faiblesses pareilles. Une sage femme n'est-elle pas sortie de même une nuit

de la Butte-aux-Roches ? Elle emportait aussi un enfant, un bâtard, comme l'autre ! Ses yeux brillèrent d'un éclat singulier, et à son tour il passa sa lourde main sur l'épaule du pauvre diable. — La foudre ne tombe-t-elle pas sur les châteaux comme sur les chaumières ? C'est toi qui le disais tout à l'heure, seulement les châteaux ont des paratonnerres. — Que veux-tu dire ? — Rose était une simple paysanne, forcée de vivre au grand jour et de rester près de ses parents qu'elle déshonorait, la malheureuse ! Tout le pays a connu ses défailles. Mademoiselle Louise de Rambert est riche déjà et le sera quatre fois plus un jour à venir. Elle avait le choix entre dix châteaux où elle pouvait cacher sa honte et étouffer le scandale. C'est le Prieuré qu'elle aura choisi ! Barotte prononça gravement : — Il y avait sans doute une autre différence dont tu ne parles pas, Pierre. Dieu me garde de blâmer cette pauvre Rose, si bonne, si aimante et si durement frappée ! Je donnerais pour elle et pour vous les années qui me restent à vivre. Mais Rose, trompée par un être malaisant, a aimé, librement sans doute. Si tu voulais me dire ce que tu penses, connaissant l'autre comme tu la connais toi-même, tu me raconterais que ta conviction con-

me la mienne, c'est que mademoiselle de Rambert est une victime innocente et quelle pitié pour les coupables ! Le ton de l'ancien sergent était si imposant que l'ancien sergent en frémit de pieds à la tête. Il dit seulement : — Qu'en sais-tu ? Et sans attendre la réponse, il demanda : — Donc, tu as vu cette femme inconnue arriver et repartir ? — Oui. — Arriver seule et repartir ? — Avec un enfant... De moins je l'ai pensé. — Les cris avaient cessé ? — Depuis un instant. — Qui conduisait cette femme ? — Noël Bidaud. — Où ça ? — Tu penses que je ne pouvais pas le suivre. — Donc tu l'ignores ? — Oui. — Eh bien ! je peux te l'apprendre. — Toi ! — Moi-même. Cette inconnue venait d'une grande ville, assez lointaine, et elle y retournait. — Quelle ville ? — Angers. — Elle te l'a dit ? — Non, mais je l'ai su cependant. Barotte regarda fixement le jeune homme. — Confiance pour confiance, dit-il. J'avais encore vu et entendu autre chose.

— Quoi donc ? — D'abord, j'ai entendu des pas qui mesuraient deux le chemin de la Butte-aux-Roches au Prieuré. — Ensuite ? — J'ai cru voir une ombre de cheval et un fantôme de cavalier qui se mettaient à la poursuite du coupé qui emmenait trois personnes, la sage-femme, l'enfant et Mariette. Ce cheval, c'était celui que voûte, humide encore des sueurs de sa course ; le cavalier c'était toi. Pierre Broadin déclara simplement : — C'est vrai. Et le mendiant reprit en le fixant bien en face : — Peux-tu me dire quel intérêt tu avais à être là ? Le jeune homme n'hésita pas. — Mon cher, dit-il, tu n'es pas de ceux qui trahissent les amis et on peut te parler à cœur ouvert. Il regarda à son tour Barotte de ses yeux brillants comme des étoiles et déclara en touchant sa poitrine ? — J'ai là un sentiment qui ne s'éteindra pas. — Lequel ? — Une haine mortelle. — Pas contre cette pauvre mademoiselle Louise toujours ! — Contre elle et contre tout ce qui lui touche et porte son nom ! L'astrotropé s'était armé d'une fureur et se donna un air contenance, il remua la tête

du petit cheval. Il s'appaya sur son outil et attendit. Pierre Broadin reprit : — Le jour où la honte est entrée dans cette maison je me suis juré de me venger, et je me vengerai. — N'est-ce pas déjà fait ? — Non ! pas assez du moins ! C'est le vrai coupable qu'il faut atteindre et frapper. Il s'emporta et brutalement : — Celui-là, le jour où je le rencontrerai, et il y a longtemps que je l'attendrai, nous aurons une explication qui ne vaudra rien pour l'un et pour l'autre. Il sent que le pays ne lui est pas sain car on ne l'y voit guère ! Ah ! je me doutais de jeu qu'il jouait, mais la Butte-aux-Roches personne ne venait me croire. Pour mon père, c'était un Rambert, c'est à dire quelque chose comme un dieu pour lequel on ne pouvait pas avoir assez de respect et devant qui les portes devaient s'ouvrir toutes seules ! A chaque instant, il arrivait à la ferme, tournant autour de Rose et restait des heures assis sur une chaise, à cheval, sa badine à la main, les yeux fixés sur la malheureuse. Il me prenait des rages de lui crier : — Allez-vous-en donc. Votre place n'est pas ici ! Mais il n'avait que des partisans dans la maison. Les servantes disaient : — Il n'est pas fier, M. le comte. Et si bel homme ! Ma pauvre mère s'en affolait